IV

M. le duc de Larochefoucauld.

Sans avoir le talent oratoire ou les aptitudes politiques des hommes que je viens d'indiquer, M. le duc de Larochefoucauld-Bisaccia, eut cependant, plus qu'eux, une autorité non seulement dans les conseils royalistes mais aussi, mais particulièrement, dans les conseils de l'Etat, dans les affaires.

C'est pourquoi je tiens à lui consacrer, dans ce livre, une place toute personnelle.

M. le duc de Larochefoucauld est encore mêlé, d'ailleurs, à la vie publique et sa silhouette, rapidement tracée, se présentera autant comme l'image d'une figure lointaine, que comme la reproduction

d'une individualité toute d'actualité et non exempte d'intérêt.

A Versailles — galerie des portraits historiques- il est une toile âgée représentant François de La Rochefoucauld, qui fut le parrain d'un roi de France, François Ier. La silhouette de l'ancêtre revient en ma mémoire au moment où je crayonne celle du descendant. Au travers des siècles, en effet, l'hérédité matérielle, chez les Larochefoucauld, comme chez les Bourbons, n'a point abdiqué ses droits mystérieux. M. le duc de Doudeauville a le masque de l'aïeul — ce masque que des civilisations disparues, en leur religion compliquée, considéraient comme une grâce de la Divinité. Les temps mythologiques ne sont plus et nos constatations sont moins poétiques.

M. Sosthènes de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville et duc de Bisaccia, est, physiquement, un homme d'environ soixante-quatre ans — de taille moyenne, de teint brun, d'allure élégante et affable. C'est un « gentilhomme, » et dans toute la valeur du mot et dans toute la caractéristique de la chose.

Elu, par les électeurs de la Sarthe, député à l'Assemblée Nationale, M. le duc de Doudeauville ne tarda pas à s'imposer, soit en qualité de vice-président de la réunion des Réservoirs, soit en qualité de

vice-président, encore, des Chevau-légers comme l'un des chefs de cette Droite qui, alors déjà, cherchait à rassembler ses forces, devant les quotidiennes et incessantes attaques des républicains très unis ; devant, aussi, l'astuce d'un président du pouvoir exécutif — M. Thiers — épris d'autorité et prêt à donner l'assaut à toute tentative de restauration monarchique.

M. Thiers, qui avait dépouillé le vieil homme, était loin, on le sait, de vouloir aider au retour du roi, en permettant aux membres de la fraction royaliste du Parlement de se produire publiquement, de montrer au pays leurs qualités d'administrateurs ou de politiques.

Cependant, le fin bonhomme — dont on a, avec raison, beaucoup médit, mais dont il serait souverainement injuste de ne pas reconnaître l'intelligente activité — soit malice ou, très simplement et par hasard, sincérité, démêla vite à l'heure où la France, pareille à une ménagère économe qui raccorde les morceaux d'un drap déchiré, s'occupait à recoudre ses relations, l'appui que M. de La Rochefoucauld, par le prestige de son nom, par l'importance de sa fortune, par sa situation mondaine, était en mesure de lui apporter.

Il offrit au duc de Doudeauville une ambassade,

espérant peut-être ainsi, et sûrement même, endormir la vigilance de cet adversaire politique, dans l'intimité apparente d'une collaboration officielle. Mais ce fut l'histoire renouvelée des présents d'Artaxercès. M. de La Rochefoucauld refusa l'offre de M. Thiers.

— Il m'est impossible, lui dit-il, d'accepter le poste que vous me réservez. En effet, vos adversaires s'éloignant, qui restera, ici, pour vous résister ? Or, ne l'oubliez pas, dès l'heure où vous tenterez d'établir définitivement la République, nous voulons être là pour vous renverser.

Il est quelque part l'aventure d'un voleur... volé. Il me paraît que la déconvenue de M. Thiers fut, alors, cette aventure.

M. le duc de Doudeauville n'avait, d'ailleurs, qu'une confiance très relative dans les assurances de sympathie qu'à cette époque M. Thiers semblait prodiguer aux conservateurs de l'Assemblée Nationale.

Le chef du pouvoir exécutif, en effet, en présence de plusieurs personnes, s'était formellement engagé, vis-à-vis de M. de La Rochefoucauld, à restaurer la Monarchie.

— Je veux, lui avait-il déclaré, la Monarchie unie.

Et il avait ajouté : — « L'expression est de moi ; retenez-la, » — en affirmant « qu'il considérait cette restauration comme le seul but pratique et honorable vers lequel tous les vrais patriotes devaient se porter, comme aussi la seule chance de salut qu'eût la France, dans l'anarchie qui la menaçait. »

M. de Doudeauville ne fut point long à s'apercevoir que les belles phrases du petit homme n'étaient que de belles phrases. Peu soucieux d'être dupé, il combattit résolument son ennemi et fut de ceux qui provoquèrent le plus activement — selon sa promesse, d'ailleurs — sa chute.

Ces détails, qui sont instructifs, m'ont été fournis par M. de La Rochefoucauld lui-même, et je les publie sans commentaires.

En 1873, le maréchal de Mac-Mahon, ayant succédé à M. Thiers, nomma M. de La Rochefoucauld à l'ambassade de France, en Angleterre, et cette participation à la politique officielle de son pays fut et reste, pour M. de Doudeauville, l'une des phases les plus honorables de sa vie.

On sait avec quel faste, avec quelle habileté, M. de Doudeauville tint, à Londres, son rôle d'ambassadeur. Fort apprécié du prince de Galles, il sut rendre, là-bas, sous le lourd brouillard anglais, sous ce brouillard qui cachait, alors, tant d'oubli — son

charme, son éclat, un peu de sa gloire, au vieux nom français.

Il comprit d'instinct que les larmes — les plus respectables, les plus légitimes, les plus divines ou les plus humaines — ne sont, en nul endroit et en aucune heure, les bienvenues. Il ouvrit ses salons; les trouvant trop étroits, il les fit agrandir et donna des fêtes, auxquelles la Cour d'Angleterre assista, comme étonnée. Les Français, cette fois, en effet, devant les Anglais, tiraient les premiers, au rebours de l'invitation fameuse, mais avec de la gaîté, mais avec des parfums, mais avec du champagne.

Et le rire de la France sonnait, encore — comme jadis le cri triomphal de son clairon — fait d'une note pleine. Il faut donc savoir gré à M. de Larochefoucauld d'avoir jeté, et l'un des premiers, devant l'étranger attentif, une triple manifestation de vie, de force et d'espérance.

Lorsque l'Assemblée Nationale vota la définitive application d'une constitution républicaine, M. de La Rochefoucauld qui n'avait accepté de servir un pouvoir provisoire que sous la réserve d'un sentiment exclusivement dynastique, ne crut pas devoir, plus longtemps, prêter à une forme gouvernementale qu'il répudiait, son concours. Il envoya sa démission au Maréchal, revint s'asseoir à son banc,

parmi ses amis du Parlement, et déposa sur la tribune de l'Assemblée la proposition fameuse relative au rétablissement de la Monarchie en France.

L'un des incidents graves de cette époque à laquelle, encore, nous touchons, et qui nous paraît, cependant, si loin, a sa place ici. Il s'agit des luttes intimes qui s'élevèrent autour du projet qui consistait à rappeler M. le comte de Chambord, des hésitations et des résolutions qui en accompagnèrent la presque réalisation.

M. de La Rochefoucauld qui est un royaliste très sincère, qui n'admet point qu'on ergote sur la nature ou sur la valeur de ses convictions, est, toutefois, un esprit sage et modéré. De même qu'à Londres, étant ambassadeur, il avait compris qu'il eût été malhabile de montrer à nos voisins, curieux et peut-être réjouis, un visage morose, de même, dans un sens très fin et très assuré des choses, il devina que le retour du roi deviendrait impossible si de trop zélés conseillers continuaient de faire prévaloir, auprès de lui, leurs avis.

Dans la légende — ce mot, vraiment, me semble juste — des deux drapeaux : le Blanc, celui d'un passé curieusement épique; le Tricolore, celui d'une modernité auréolée de multiples et jeunes gloires — il fit tout ce qu'il put faire, d'une part, auprès du

comte de Chambord et des Princes — d'autre part, auprès de ses amis de l'Assemblée Nationale, pour provoquer des concessions susceptibles de rendre aisée la tâche de reconstitution monarchique qu'il avait entreprise, pour que ses amis acceptassent, en un mot, le maintien du drapeau tricolore.

Mais son avis ne fut pas écouté et je n'affirmerai pas que les ardents du parti royaliste, furent éloignés de le considérer, à cette époque, comme un déserteur de la cause qui leur était chère.

Depuis lors, M. de Doudeauville continua de représenter le département de la Sarthe dans les diverses Assemblées qui se sont succédé, soit à Versailles, soit au Palais-Bourbon; mais il demeura dans une expectative seule compatible avec ses opinions. Il n'abandonna cette attitude que le jour où, le comte de Chambord étant mort, il se tourna, franchement, résolument, vers le comte de Paris.

A partir de cette heure, la Droite purement royaliste dont il était le chef, s'inspira de ses conseils.

Cette charge, cependant, ne devait pas tarder à paraître lourde, un peu, à M. le duc de Doudeauville. Pourquoi ne point être net et ne point évoquer, ici, le souvenir d'élections non encore trop lointaines?

M. de La Rochefoucauld, pris entre les inquiétudes, les scrupules de sa propre conscience et les aspirations de ses amis, ne voulut point accepter la responsabilité personnelle d'un plan de campagne qu'il est, d'ailleurs, aujourd'hui, plus aisé de critiquer qu'il n'était, hier, facile d'élaborer.

Contrairement au meunier célèbre, il ne fit rien à sa tête, il reçut des ordres venus d'Angleterre, du cabinet de M. le comte de Paris, et ne marcha au combat que muni d'un mot de passe fort régulier. Il s'agit, ici, on le comprend, de l'aventure boulangiste.

M. le duc de Doudeauville, qui n'avait pas été consulté, en effet, sur la politique à suivre, et qui, par conséquent, ne saurait supporter la responsabilité de cette politique, a montré simplement, dans cette circonstance, un grand esprit de discipline et un grand tact. Dans une heure difficile, il a cherché à maintenir l'union parmi ses coreligionnaires politiques, et ceux qui, plus passionnés qu'adroits, se sont oubliés, vis-à-vis de lui, en des attaques, reconnaîtront leur injustice.

A quelque parti qu'on appartienne, il n'est qu'honorable de rendre hommage à ceux qui n'ont pas faibli dans la bataille. M. de La Rochefoucauld est de ceux-là. Et le devoir de l'écrivain est de proclamer la netteté de son attitude — de cette attitude qu'il a si bien définie lui-même, au moment le plus

ardent de la mêlée électorale, en cette phrase typique : — « Le Roi n'a pas abdiqué, n'abdiquera pas ; royalistes nous sommes, royalistes nous resterons. »

C'est là, d'ailleurs, une très délicate discussion que j'abandonne, ne voulant éveiller, en l'âme du galant homme dont je trace l'esquisse et dont je ne partage pas les sentiments politiques, ni amertume ni regret.

J'ai dit, en commençant cette étude, que M. de Doudeauville est un gentilhomme. Je répète le mot et, à dessein, sans la banalité d'un adjectif.

Ses qualités individuelles, sa bonté, sa générosité que sert une grande fortune, l'ont fait aimer des paysans — ces conservateurs — et le font aimer, également, des Parisiens — ces révolutionnaires — parmi lesquels son nom est populaire et ses aumônes largement distribuées.

L'humble, le miséreux, le travailleur se rappellent, en effet, en même temps que la somptuosité des fêtes qu'il offrit — une fois, comme dans les contes de fées — en son château d'Esclimont, au prince de Galles ; — une autre fois, en son hôtel de la rue de Varenne, à tout le Paris mondain et intelligent, sans distinction d'opinions — sa discrète et profonde charité. Et, le travailleur, le miséreux, l'humble qui, dans la morsure d'une souffrance, a

le droit, souvent, de maudire, retient le souvenir de la pitié et des joies de cet homme autour desquelles il a glané de la vie, comme l'œil du voyageur assoiffé et las garde l'image d'une source inespérément entrevue.

Je n'ajouterai que quelques lignes à ce portrait que j'ai voulu faire impartial. Sans être doué d'un sens réel dans les choses de la politique, sans avoir la compréhension absolue de la pensée moderne, M. de La Rochefoucauld n'est point tout à fait l'homme insignifiant, l'être nul et simplement élégant que des adversaires honorables, sans doute, mais trop esclaves de leurs doctrines, se sont plu, parfois, à attaquer, à ridiculiser.